



LES GROUPES CANADIENS-FRANCAIS AUX ETATS-UNIS.

Ce serait manquer de patriotisme, vouloir faire fi des plus intéressantes lois de l'histoire que de ne pas observer avec intérêt et anxiété le mouvement des Canadiens-Français aux Etats-Unis. Laissons de côté, pour le moment, les questions d'émigration et de rapatriement; l'opinion publique en est saisie, et, tôt ou tard, il faudra bien que nos hommes publics trouvent la bonne solution.

En attendant, nous pouvons fixer nos regards sur un fait qui se produit depuis quelques années aux Etats-Unis et qui est de nature à consoler singulièrement ceux qui croient encore à l'avenir de la race française en Amérique.

On fut très inquiet sur le sort des premiers courants d'émigration un peu considérables qui se dirigèrent vers les Etats — de 1852 à 1860; et ces vives inquiétudes avaient bien leur raison d'être! Les Canadiens s'éparpillaient dans tous les Etats; ils manquaient nécessairement de lien, de cohésion: leurs forces étaient nécessairement nulles; les dangers de l'assimilation et de l'absorption grandissaient d'autant.

Deux forces autrement précieuses leur manquaient encore: ils étaient le plus souvent sans prêtres et sans écoles. La foi, la nationalité couraient donc les plus grands périls.

D'énormes et bienfaisants changements se sont depuis opérés. Les simples rassemblements de hasard sont devenus groupes; les groupes se sont faits villages et paroisses. Le clergé, dont le rôle est toujours si grand dans notre histoire, s'est porté en nombre au milieu des émigrés; des églises, des cathédrales mêmes ont surgi comme par enchantement. Des écoles, des académies, même des collèges français se sont fondés: il y a des paroisses qui sont toutes canadiennes-françaises.

C'est bien un progrès, une prospérité qui a son côté amer, très amer, très humiliant pour ceux qui restent. Il nous eût été plus profitable et plus glorieux de voir ces nouvelles paroisses, ces nouvelles colonies se fonder dans le Bas-Canada—au lieu d'en partir en noyaux. Mais, nous le répétons, là n'est pas la question pour le quart d'heure. Nous ne voulons, pour le présent, que constater un fait, poser une prémisses, et en indiquer la conséquence, le bien qui en découle et qu'on peut en tirer.

Ce fait, qui, en fin de compte, tourne à l'honneur des Canadiens-Français, puisqu'il démontre à l'évidence leur force naturelle de cohésion et la ténacité de leurs principes religieux et nationaux, ce fait est tout simplement et tout glorieusement ceci: nos compatriotes émigrés sont restés eux-mêmes; là-bas, entourés de millions d'Américains, ils n'ont pas voulu s'américaniser; ils ont voulu demeurer canadiens-français par la foi, par la langue, et par les mœurs. Ils ont entrepris cette tâche sublime; pour l'accomplir,—et ils l'accompliront—ils ont appelé à leur secours le prêtre, l'école et le journal. Le clergé est accouru, pour recommencer l'œuvre de dévouement déjà faite en Canada, et que M. Rameau apprécie si bien dans son beau livre qui n'est pas étranger à ce magnifique mouvement de nos frères des Etats.

« Comme la religion, dit-il, fut un de leurs principaux mobiles, l'instrument visible de cette union, de cette force, de ce patriotisme fut le clergé. Ce corps émi-

« nent et respectable, qui avait déjà joué un si grand rôle dans la formation de la colonie, resta en effet, au lieu de la fuite commune, ferme et inébranlable à son poste, à la tête de ses ouailles; il demeura, en ce pays, le seul débris de l'aristocratie sociale, pour consoler, soutenir et diriger le bon vouloir et le courage inexpérimenté de ce peuple abandonné. Il ne fut point au-dessous de cette tâche: ni la crainte des violences, ni l'obsession des intrigues, ni la séduction des promesses, ne purent jamais le faire dévier; la diplomatie astucieuse et réputée du gouvernement anglais succomba devant cette honnêteté simple mais ferme d'une conscience droite et convaincue.....

« On ne saurait accorder trop d'éloges au clergé canadien, et, quoiqu'il arrive, sa mémoire est désormais inséparable de l'histoire de ce peuple dont il est un des principaux fondateurs, et dont il a été incontestablement le soutien et le sauveur dans les temps modernes. »

Le mouvement intellectuel et national a suivi le mouvement religieux, ou, plutôt, tout a marché de front. Des journaux, d'excellents journaux, animés du meilleur esprit et bien rédigés, se sont fondés et se maintiennent: *Le Courrier de l'Illinois*, *L'Avenir National* et quelques autres dont les noms nous échappent. *L'Etendard National*, édition augmentée de *l'Opinion Publique*, compte déjà au-delà de trois mille abonnés aux Etats-Unis.

Plusieurs sociétés nationales et de bienfaisance ont aussi pris naissance.

On s'occupe également de science et d'histoire; on remonte au passé, on fouille les archives, on étudie avec ardeur et vénération les origines des colonies canadiennes aux Etats-Unis. En ce moment même et dans nos colonnes, M. E. N. Lacroix, respectable citoyen de Détroit, publie une étude historique du plus haut intérêt sur la fondation de cette ville et sur la vie et les œuvres de M. de La Motte-Cadillac.

On fait société à part; dans cette grande patrie américaine qui ne peut se souder ni se fondre, tant est grande la diversité des intérêts, des sectes et des nationalités, nos compatriotes se sont taillé une patrie à eux, qui est la patrie canadienne-française; ils adorent notre Dieu, vénèrent le même clergé, parlent la même langue, cultivent la même littérature et honorent la même tradition et les mêmes mœurs. Ils n'ont de commun avec les Américains que l'intérêt matériel; au-delà, un abîme les sépare et leur seul souci est de rendre cet abîme infranchissable. Les mœurs et la civilisation toutes matérielles des américains ne peuvent parvenir à les séduire ni à les entamer. Nous l'avons déjà dit, ils restent eux au milieu d'un monde étranger; quoique séparés de nous par des centaines de milles, leur cœur bat des mêmes vibrations que le nôtre et leur vraie patrie est le Bas-Canada. Ils nous blâment et nous maudissent peut-être dans leurs heures d'ennui et de désappointement et ils ont peut-être un peu raison. Pourquoi la mère a-t-elle laissé partir des enfants si dévoués? Mais ces colères ne sont que passagères et cette révolte filiale ne dure pas. Ils ne demandent qu'une chose: que le Bas-Canada fasse pour ses enfants ce que les Etats-Unis font pour les étrangers et ils accourront s'asseoir au banquet national, emportant avec eux les os de ceux qui leur furent chers pour les ensevelir à l'ombre de l'humble croix de bois qui marque la place du dernier sommeil des ancêtres.

Ces nobles sentiments animent maintenant tous les groupes. Les sociétés nationales, en se réunissant par délégations, ont communiqué l'impression à tous; elles frappent, comme le courant magnétique, tous les cœurs en même temps! Il y a maintenant solidarité entre tous, identité d'opinion et de sentiment sur tout, et ce que l'on veut là est précisément ce que l'on veut ici: maintien absolu de la nationalité canadienne-française avec toutes ses attributions, ses droits, ses immunités et ses privilèges.

Ce fait, ce sentiment que partagent les Canadiens d'ici comme ceux des Etats est bien beau et prouve surabondamment la vitalité de la race française. Mais il s'en détache une conséquence qui est un devoir impérieux pour les canadiens-français du Bas-Canada, pour nos hommes publics, pour nos chefs politiques de toute couleur. Nous sommes le groupe le plus fort, nous avons la fortune, le pouvoir et l'autonomie. Nous devons être le point d'appui, le centre de ralliement, la base d'opérations. Il nous faut encourager, aider et diriger même un peu, par une politique judicieuse, large et généreuse, ce mouvement de ralliement et de concentration qui s'opère parmi les Canadiens-Français des Etats-Unis. Nous y sommes obligés par la conscience, par le sentiment, par l'intérêt.

Nous ne rougissons pas, nous sommes au contraire très fiers d'avouer que nous sommes de ceux qui croient au rôle, à l'avenir providentiel de notre race en Amérique. Nous ne sommes pas destinés à périr, à moins que nous le veuillons. Foncièrement catholiques, imbus des idées de respect et de tradition, les Canadiens-Français offriront, à temps donné, un des meilleurs appoints pour la formation d'un état solide et durable. A tout événement, ils constitueront toujours une nationalité considérable à part, parfaitement distinguée des autres groupes et représentant fidèlement la civilisation française et catholique. Nous sommes déjà beaucoup cela. Pour conserver cet état de possession, garder ce que nous avons; pour remplir cette mission, il ne faut négliger aucun moyen, mépriser aucune force. Tenons-nous en communication constante d'idées et de sentiments avec nos frères des Etats-Unis. Partageons nos joies, nos alarmes, nos luttes et notre superflu. Si nous allons les voir, faisons en sorte de nous trouver chez eux; s'ils reviennent, qu'ils soient chez eux. La presse et le livre feront les premières démarches, noueront les premiers liens, cimenteront les amitiés. Envoyons-leur des prêtres, des amis, des représentants de nos idées, de nos sentiments et de nos intérêts; qu'on les conseille au lieu de leur reprocher leur départ; qu'on leur prête assistance au lieu de les injurier. Le résultat de cette ligne de conduite sera aussi avantageux qu'assuré; quand le gouvernement se décidera à faire pour eux ce qu'il tente pour les Belges qui ne veulent pas venir ou ne peuvent pas rester; quand les grandes entreprises de tous genres projetées seront commencées et que l'industrie qui en sera la conséquence aura pris racine et corps dans le pays, tous ceux qui le pourront s'empresseront de revenir joyeusement grossir les forces nationales; ceux que des liens de famille ou autres retiendront forcément resteront nos amis, nous béniront et seront toujours nos alliés dévoués.